

REUTNER, URSULA [dir.]. 400 Jahre Quebec. Kulturkontakte zwischen Konfrontation und Kooperation. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, « Studia Romanica 153 », 2009, 260 p. ISBN 978-3-8253-5708-5

Jean Simard

Volume 9, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005932ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005932ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J. (2011). Review of [REUTNER, URSULA [dir.]. *400 Jahre Quebec. Kulturkontakte zwischen Konfrontation und Kooperation*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, « Studia Romanica 153 », 2009, 260 p. ISBN 978-3-8253-5708-5]. *Rabaska*, 9, 304–308. <https://doi.org/10.7202/1005932ar>

œuvre et son enseignement dont témoigne sa communication de mise en perspective des pratiques historiques et de leurs vicissitudes du « passage de l'oral à l'écrit ». Pragmatique, il propose un protocole pour la transcription des documents de source orale, quelques règles pour la transcription des chansons et d'utiles conseils pour la composition d'un recueil. J'ajouterai, en guise de conclusion que, du point de vue axiologique, des principes généraux, des attitudes cohérentes, des conventions communes, une posture rigoureuse, une éthique éditoriale qui prend en compte la fidélité aux sources, le respect des conteurs comme celui des destinataires potentiels avec leurs différences sont à même d'ouvrir un vaste champ culturel et scientifique où peuvent se rencontrer, échanger, s'épanouir de nouveaux chercheurs, des artistes de la parole, des créateurs littéraires, des pédagogues... des amateurs des contes et récits. Pour que vivent les contes dans toute leur diversité !

MICHEL VALIÈRE

Université de Poitiers

REUTNER, URSULA [dir.]. *400 Jahre Quebec. Kulturkontakte zwischen Konfrontation und Kooperation*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, « Studia Romanica 153 », 2009, 260 p. ISBN 978-3-8253-5708-5.

Le quatrième centenaire de la fondation de Québec aura vu paraître de nombreux livres consacrés à la ville fondée par Samuel de Champlain en 1608. De la même façon, 2008 aura été l'occasion de marquer par des productions scientifiques que le frêle établissement français fondé au XVII^e siècle allait être à l'origine du Québec d'aujourd'hui, territoire national des francophones d'Amérique du Nord noyés dans un continent massivement anglophone. Voilà l'occasion et le sujet sur lequel porte l'ouvrage collectif de chercheurs allemands publié par Ursula Reutner, professeure de linguistique et d'ethnologie romanes à l'Université de Passau.

Reutner introduit l'ouvrage en utilisant la métaphore du « magasin » de Champlain pour signifier les luttes permanentes que les Français d'Amérique ont dû mener tout au long de leur histoire pour protéger leur langue et leur culture : « *La première chose que nous fîmes fut le magasin pour mettre nos viures à couuert, qui fut promptement fait par la diligence d'un chacun, & le soin que i'en eu.* » Les tensions commencent avec les attaques iroquoises, soutenues par les Néerlandais et ensuite les Anglais, qui trouvent leur résolution dans la Grande Paix de Montréal en 1701, ensuite ce sont les guerres de conquête, qui en 1713 enlèvent à la France Terre-Neuve et la plus grande partie de l'Acadie, puis en 1763 le reste de la Nouvelle-France qui passe à l'Angleterre avec la signature du traité de Paris. Malgré les accommodements

consentis par le premier gouverneur britannique dans l'Acte de Québec, qui assurait une certaine paix sociale, la politique intérieure vise ultimement à l'assimilation que fortifie l'arrivée des Loyalistes fuyant la guerre d'indépendance américaine. Le mouvement démocratique des années 1830, qui guide la fondation du Parti patriote de Louis-Joseph Papineau, excite le désir de résistance contre les menaces d'assimilation et la sauvegarde des valeurs identitaires, c'est-à-dire la langue, la religion et les traditions. On en connaît les résultats : insurrections armées, répressions, exécutions et exil des patriotes. L'épisode prend fin avec le rapport Durham qui prône l'assimilation définitive du peuple conquis et l'union des deux Canadas (1840). Le nouveau Canada de 1867 n'élimine pas davantage les tensions ataviques entre les peuples fondateurs, que l'on pense aux législations contre le français au Manitoba (1890) et en Ontario (1912), ou encore à l'opposition des Québécois au service militaire obligatoire.

Plus près de nous, écrit encore Reutner, les politiques de bilinguisme (1969) et de multiculturalisme (1971) du gouvernement Trudeau fortifient les Québécois dans leur sentiment qu'ils forment désormais une société distincte par rapport au reste du Canada. Au multiculturalisme de la mosaïque canadienne, ils opposent l'interculturalisme qui consiste à intégrer les nouveaux venus à la langue et à la culture de la majorité, culture de plus en plus distincte non seulement du Canada mais aussi de la France, la mère-patrie. L'immigration a eu pour effet d'introduire des changements dans les manières de penser, de voir l'histoire, de se comprendre soi-même, de s'affranchir de la confrontation bipolaire et d'embrasser davantage les valeurs portées par la mondialisation. Nous en voyons les signes dans la littérature qui emprunte de plus en plus ses thèmes à la polyphonie des cultures migrantes et du métissage. Ainsi les Québécois délaissent-ils peu à peu les anciennes velléités qui divisaient les populations d'origine – Amérindiens, Français et Anglais – pour intégrer à leur imaginaire les cultures de l'intégration, celles des minorités traditionnelles comme des nouvelles.

Le volume réunit des articles issus de conférences données sous l'égide de l'Institut d'études canadiennes de l'Université d'Augsbourg. Onze collaborateurs de diverses disciplines présentent des points de vue autour du thème général « Confrontation, coexistence et coopération au Québec », que la directrice de la publication a regroupés en quatre champs d'intérêt : la mère-patrie et la norme linguistique, le Québec et le multiculturalisme canadien, le passage de la tradition à la modernité, le bilinguisme et les problèmes que pose sa pratique au Québec. L'éditrice a pris soin de présenter des résumés en français et en anglais de chacun des articles.

Lothar Wolf, professeur émérite de linguistique romane à l'Université

d'Augsbourg, s'intéresse à la variation linguistique sous l'angle du conflit idéologique. Depuis le débat sur la langue, écrit-il, le modèle français n'a cessé de faire partie intégrante de la psychologie collective des Québécois en dépit des déceptions causées par le traité de Paris, la Révolution française et les mesures prises par la République qui ont sensiblement modifié l'attitude du Québec envers l'ancienne mère-patrie. L'analyse du discours montre que peu à peu le Québec passe d'un complexe d'infériorité linguistique à une souveraineté mentale, ce qui permet alors aux Québécois de ne plus se soumettre aveuglément au modèle linguistique parisien, perçu désormais comme étranger et facteur de perte d'identité. Cette évolution idéologique fondamentale est accompagnée et renforcée par le développement politique et économique du pays et son influence internationale qui contribuent de manière essentielle à appuyer ce changement. Elmar Schafroth, professeur de linguistique romane à l'Université Heinrich-Heine de Düsseldorf, présente pour sa part l'état de la réflexion sur le « français québécois standard » et aborde la dimension sociolinguistique du projet d'élaboration d'un « bon usage d'ici », promu et encouragé par les uns, en particulier les concepteurs du *Franqus*, dictionnaire en cours de rédaction sous la direction éditoriale d'Hélène Cajolet-Laganière et de Pierre Martel, et déconsidéré par les autres, par exemple le *Dictionnaire québécois-français. Mieux se comprendre entre francophones* de Lionel Meney (1999 et 2003). Schafroth conclut comme Wolf que la norme linguistique semble se focaliser de plus en plus sur l'indépendance idéologique et linguistique du français québécois par rapport à la norme européenne, c'est-à-dire la langue de Paris.

Rainer-Olaf Schultze, professeur de sciences politiques à l'Université d'Augsbourg, et Elke Winter, professeure assistante de sociologie à l'Université d'Ottawa, discutent pour leur part de la place du Québec dans la dynamique du multiculturalisme au Canada. Schultze décrit l'état actuel de la mosaïque culturelle en mutation et fait état des tenants et des aboutissants de la politique du gouvernement de Pierre-Elliott Trudeau, énoncée en 1971 et adoptée comme loi en 1988, et tente de répondre à la question : « Quelles leçons, si tant est qu'il y en ait, peuvent être tirées de l'expérience canadienne longue et remarquablement réussie ? » Winter affirme pour sa part que le Québec, souvent représenté comme le prédécesseur, l'adversaire politique ou l'Autrui symbolique de l'identité multiculturelle pancanadienne, a joué un rôle important dans l'évolution du multiculturalisme canadien. Mais, nuance-t-elle, ce dernier peut seulement être appréhendé si on le conceptualise comme une relation à facettes multiples, ambivalentes et dynamiques, entre le Canada et le Québec.

Le troisième volet réunit trois articles qui abordent, à travers l'étude de la littérature, le passage du Québec à la modernité. Hans-Jürgen Lüsebrink

est professeur d'études romanes et de communications interculturelles à l'Université de Sarrebruck. L'auteur distingue deux grands mouvements dans l'écriture littéraire : d'abord celui du « Grand récit historique québécois », de résistance à l'assimilation, d'affirmation de l'identité canadienne-française et d'émancipation aboutissant à la Révolution tranquille des années 1960, celui ensuite de formes postmodernes, d'ouverture et de remise en question de ce modèle de mémoire historique traditionnelle, ce que pratiquent par exemple Jacques Godbout et Robert LePage. Ces déconstructions postmodernes se limiteraient toutefois à la culture d'avant-garde tandis que la culture de masse demeure fidèle à des modèles plus traditionnels de penser l'histoire et l'identité québécoises. Hanspeter Plocher, spécialiste de littérature romane à l'Université d'Augsbourg, propose un découpage similaire de cette histoire littéraire, affirmant que la dénomination « littérature québécoise », apparue dans les années 1980 en remplacement de « littérature franco-canadienne », accentue l'idée d'autonomie et d'indépendance par rapport à celle de la mère-patrie. Peter Klaus enseigne la philologie romane à l'Université libre de Berlin. De son point de vue, le Québec se définit beaucoup plus aisément par son américanité que par sa canadienité. Nombre d'exemples littéraires le démontrent clairement. Le cliché des « deux solitudes » se voit maintenant remplacé par celui des solitudes multiples ou des solitudes rompues qu'explique la présence croissante des « étrangers du dedans ».

La quatrième et dernière partie du collectif regroupe le plus grand nombre de contributions qui ont pour sujet commun le bilinguisme pratiqué au Québec. En intitulant son propos « Anglais et Français au Québec : duel ou duo ? », Ursula Reutner se demande jusqu'à quel point la promotion économique et sociale des Québécois francophones opérée par la Révolution tranquille a pu mener à une réconciliation entre les deux groupes. Une enquête sur le terrain a révélé à l'auteure que certains Québécois ne veulent parler que d'une paix de surface et croient en la nécessité de poursuivre la lutte, même si l'ancienne gouverneure générale Michaëlle Jean a pu déclarer lors de son intronisation : « il est fini le temps des deux solitudes ». D'autres croient plutôt que la menace vient maintenant du puissant voisin du sud. Wolfgang Helbich, professeur d'histoire nord-américaine à l'Université de la Ruhr à Bochum, affirme d'entrée de jeu que les Québécois francophones ont raison d'affirmer qu'ils ont défendu et sauvé leurs traditions, leur foi et leur langue pendant 250 ans de conquête, de domination et d'oppression de la part des autorités britanniques qui classaient avec dédain leur idiome parmi les « langues inférieures ». Il constate au final qu'il reste encore beaucoup de malentendus, de préjugés et de rancœur, bien que les grands combats appartiennent au passé. Sabine Schwarze, professeure de linguistique romane à l'Université d'Augsbourg, fonde son propos sur le fait que l'identité canadienne s'organise

principalement autour des notions de « langue, nation et environnement », et propose une grille de lecture de l'évolution récente de ces valeurs à partir des données du Recensement fédéral de 2006, en particulier des changements linguistiques qui se sont opérés dans les régions de Montréal et de la capitale nationale (Ottawa/Gatineau). Elke Laur, sociologue à l'emploi du ministère québécois de l'Immigration et des Communautés culturelles, s'intéresse pour sa part à la perception du statut social lié à la pratique du français et de l'anglais à Montréal, et tente de démontrer que son modèle d'analyse remet en question les études précédentes.

Retenons de cette réunion de conférences deux principales observations. Tout d'abord que les discussions sur la situation de la langue au Québec semblent intéresser les Allemands beaucoup plus que les Québécois eux-mêmes. Depuis la fin de la décennie 1990, plus précisément dans les années du gouvernement souverainiste de Lucien Bouchard (1996-2001), le sujet est devenu tabou pour raison de « paix linguistique ». Le 400^e anniversaire de la fondation de Québec n'aura rien changé à la chose si l'on se fie à la place de l'anglais dans la programmation des spectacles populaires. Le combat pour « *La Défence et Illustration de la Langue Francoyse* » du vieux Joachim Du Bellay serait une affaire de cycle. Plusieurs collaborateurs l'ont bien compris et le soulignent clairement. Deuxième observation : le gouvernement fédéral canadien soutient à travers le monde des centres d'études canadiennes, conformément à son programme « Comprendre le Canada ». Après la France, c'est l'Allemagne qui en compte le plus, c'est-à-dire onze. L'Institut d'études canadiennes de l'Université d'Augsbourg, où se sont tenues les conférences réunies ici, a fêté ses vingt-cinq années d'activités en 2010. Inutile d'en dire davantage pour expliquer la qualité des travaux réunis par Ursula Reutner à l'occasion du 400^e anniversaire du berceau de la francophonie canadienne.

JEAN SIMARD

Société québécoise d'ethnologie

RIVIÈRE, SYLVAIN. *Contes, légendes et récits de l'Acadie*. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2009, 892 p. ISBN 978-2-89583-198-3.

Contes, légendes et récits de l'Acadie est une anthologie issue de la collection « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs ». Sylvain Rivière avait d'abord contribué à cette collection en publiant *Contes, légendes et récits de la Gaspésie*, tomes 1 et 2. En 2002, il a fondé le festival *Contes en Îles* aux Îles-de-la-Madeleine, pour lequel il a été directeur artistique pendant plusieurs années, et en 2009 il a reçu, avec la Société acadienne de